

PENÉLOPE
CRUZ

ÉDGAR
RAMÍREZ

GAEL GARCÍA
BERNAL

ANA DE
ARMAS

LEONARDO
SBARAGLIA

ET WAGNER
MOURA

76
FESTIVAL DE VENISE
SÉLECTION OFFICIELLE



CUBAN NETWORK

TRAITRES OU HÉROS ?

UN FILM DE
OLIVIER ASSAYAS



RT Features - CG Cinéma - Nostromo Pictures - Wasp Network AIE - Scope Pictures
présentent



CUBAN NETWORK



(WASP NETWORK)

Un film de Olivier Assayas

Avec Penélope Cruz, Édgar Ramírez, Gael García Bernal,
Ana de Armas, Leonardo Sbaraglia et Wagner Moura

2h05 - France, Brésil, Espagne, Belgique - 2.40 - 5.1

AU CINÉMA LE 29 JANVIER 2020

distribution

Memento Films Distribution

et Orange Studio

01 53 34 90 39

distribution@memento-films.com

Photos et dossier de presse téléchargeables
sur www.memento-films.com

presse

Monica Donati

01 43 07 55 22

monica.donati@mk2.com



SYNOPSIS

Début 90. Un groupe de Cubains installés à Miami met en place un réseau d'espionnage. Leur mission : infiltrer les groupuscules anticastristes responsables d'attentats sur l'île.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

En 1959, Fidel Castro prend le pouvoir à Cuba en renversant le dictateur Fulgencio Batista, soutenu par les États-Unis. Cuba devient une « République socialiste ». Les États-Unis rompent leurs relations diplomatiques avec un pays entrant dans l'orbite soviétique et imposent un embargo commercial qui est en grande partie toujours en vigueur aujourd'hui.

Dès le début des années 1960, des organisations d'exilés cubains, principalement installés en Floride, mènent des attaques ou commettent des attentats sur le sol cubain. En 2001, le gouvernement cubain recense un total de près de 3500 morts résultant de ces agressions ou actes de piraterie, incluant le débarquement de la Baie des Cochons en 1961.

Pour combattre ces groupes, le pouvoir cubain envoie régulièrement des espions en Floride pour infiltrer ces organisations. Au début des années 1990, près d'une trentaine d'agents forment ainsi le Wasp Network — la Red Avispa en espagnol, le « réseau guêpe » — qui est chargé d'informer La Havane des activités des exilés cubains, certaines licites (comme le sauvetage en mer de Cubains fuyant leur pays à bord d'embarcations de fortune), d'autres belliqueuses, voire liées au crime organisé.



Ces espions « fuient » Cuba en feignant de rejeter le régime castriste. Parmi eux, René González, qui s'échappe aux commandes d'un petit avion à Key West, en Floride, en décembre 1990. Ou encore Juan Pablo Roque, lui aussi pilote, formé en URSS. En 1992, il rejoint à la nage la base navale américaine de Guantanamo (qui n'est alors pas encore une prison), au sud de Cuba. Certains de ces agents abandonnent leur famille pour mener une vie solitaire et difficile en Floride, réussissant peu à peu à infiltrer les organisations d'exilés cubains.

Pendant plusieurs années, sous les ordres de Gerardo Hernandez alias Manuel Viramontez, les agents du Wasp Network collectent des données et collaborent parfois avec le FBI, par exemple quand l'une de ces organisations, le PUND, se lance dans le trafic de drogue. Ainsi, bien après la chute du mur de Berlin et la fin de l'URSS, deviennent-ils *Les derniers soldats de la guerre froide*, le titre du livre du Brésilien Fernando Morais qui a inspiré le film d'Olivier Assayas. Il ne s'agit pas seulement d'une guerre de l'ombre : en 1996, au moment où Fidel Castro réprime durement le *Concilio Cubano*, une organisation qui chapeaute plus d'une centaine de groupes locaux favorables à une transition démocratique, l'aviation cubaine abat deux avions de tourisme pilotés par des exilés en route pour larguer des tracts sur La Havane. Quatre pilotes y perdent la vie.

A l'inverse, à l'été 1997, une série d'attentats dirigés par Luis Posada Carriles, le « parrain des exilés cubains », s'attaque aux infrastructures touristiques de la capitale cubaine, faisant un mort et plusieurs blessés... On apprendra plus tard qu'elle a été commanditée par la *Cuban American National Foundation* (CANF) du millionnaire Jorge Mas Canosa.

Au printemps 1998, l'écrivain Gabriel García Márquez est chargé par Fidel Castro d'une mission secrète. Il remet au président Bill Clinton les preuves accumulées par La Havane des attentats lancés par des exilés cubains à partir du sol américain. La réaction américaine tue dans l'œuf cette tentative de rapprochement : la CIA démantèle le Wasp Network. Parmi les agents arrêtés, cinq refusent de collaborer avec la justice américaine et reçoivent de lourdes peines de prison : en plus de l'espionnage, on les juge responsables, sans réelles preuves, de la destruction des deux avions deux ans plus tôt. Ils seront connus comme les *Cuban Five* — les « Cinq cubains ».

René González sort de prison en 2011, après treize ans de détention. Ses camarades bénéficient d'un échange de prisonniers trois ans plus tard, dans le cadre du « dégel » entre Cuba et les États-Unis qui culminera, en 2016, avec la visite historique à La Havane du président Barack Obama — avant l'élection de Donald Trump, un an plus tard, et le retour au boycottage.

Le double jeu du FBI

Le rôle du FBI dans ce récit est essentiel. Ses pratiques peuvent néanmoins sembler ambiguës si l'on ne les met pas dans la perspective de la politique intérieure américaine. La Floride est en effet un swing state, c'est-à-dire un état dont l'électorat est divisé de façon équilibrée entre Démocrates et Républicains. La Floride, qui est représentée par 29 grands électeurs (c'est beaucoup !) bascule des uns aux autres suivant les élections, et selon d'infimes variations. On peut dire que c'est l'un des quelques états où se jouent les élections au niveau national.

Or le vote des exilés cubains, en particulier dans certaines circonscriptions très peuplées de Miami, est déterminant. Leur préférence va historiquement au parti qui pratiquera la politique la plus dure vis à vis de Cuba. Aucun parti ne peut se permettre de négliger cet électorat, y compris l'administration Clinton, plutôt marquée au centre gauche et qui, a priori, devrait être favorable à un assouplissement des relations entre les deux pays. C'est pourquoi le FBI, c'est-à-dire la police fédérale, surveille les organisations anticastristes, qui peuvent être engagées dans des activités illégales, attentats, trafics, violences, et potentiellement dangereuses, y compris du point de vue de la politique internationale des Etats-Unis ; mais elle les tolère néanmoins, au point de relâcher de façon à la fois discrète et systématique les militants qu'elle intercepte. Et c'est pourquoi le FBI a constamment besoin d'informateurs pour observer ce milieu en perpétuelle ébullition. Ainsi Juan Pablo Roque.

Le FBI a eu une attitude particulièrement retorse vis à vis du réseau. Ainsi il est établi que René González était écouté et surveillé depuis plusieurs années avant son arrestation. En effet, tant que les espions cubains n'étaient engagés dans aucune activité criminelle, et se contentaient de surveiller les groupes anticastristes violents, ils constituaient une précieuse source de renseignements.

Les conséquences de cette politique en eaux troubles ont été graves. Pour le FBI d'abord puisque Juan Pablo Roque de retour à Miami a dénoncé publiquement son contact, ayant pour effet de le griller. Pour le Wasp Network à plus forte raison. Dès lors que Fidel Castro a choisi de communiquer à l'administration Clinton les preuves réunies par celui-ci de l'implication de puissants lobbyistes anti-cubains dans les campagnes d'attentats, il était impossible au FBI de fermer les yeux et de tolérer l'existence, désormais à ciel ouvert, de ce réseau. Ce qui a conduit à son démantèlement.

Par contre aucun des terroristes anticastristes mis en cause n'a été inquiété. De la même manière, dès lors que le Wasp Network a fuit l'annonce d'une tentative d'attentat en préparation contre Fidel Castro, il était impossible au FBI de ne pas réagir à moins d'être suspecté de complicité de meurtre. Ainsi, ils sont contraints d'intervenir, de faire arraisonner l'Esperanza par les gardes-côtes, qui l'ont conduit jusqu'à San Juan où il a été fouillé. L'arsenal qui y a été trouvé a permis de remonter jusqu'à l'un des leaders par intérim de la Cuban American National Foundation, mais qui au résultat n'a jamais été inquiété.



ENTRETIEN AVEC OLIVIER ASSAYAS

Comment avez-vous découvert l'histoire des Cuban Five ?

Le producteur brésilien Rodrigo Teixeira avait les droits du livre du journaliste et homme politique Fernando Morais, *The Last Soldiers of the Cold War* («Les Derniers Soldats de la guerre froide»). Il avait vu *Carlos* et il m'a contacté via mon producteur, Charles Gillibert. J'ai lu le livre, qui est très factuel plutôt que narratif, mettant le récit au second plan parce qu'il s'efforce d'explorer toutes les couches d'une histoire extrêmement complexe, qui couvre de nombreuses années. C'est très touffu et j'ai mis un peu de temps à y faire mon chemin, mais j'ai été fasciné par ce qui en est le centre de gravité, l'histoire des Cuban Five, cinq espions cubains infiltrés en Floride, et la guerre souterraine entre les exilés cubains et le régime de Castro. Un fragment d'histoire contemporaine que le cinéma n'a jamais vraiment abordé. Et puis surtout, il y avait un cadre plus large, où se mêlaient l'intime et l'universel, des individus pris dans les rouages de la politique et de l'histoire.

Il y a toute une veine de votre œuvre qui privilégie l'espionnage, le subterfuge. D'où cela vient-il ?

La complexité de la politique contemporaine m'a toujours intéressé. On parle aujourd'hui de «fake news», mais ça a toujours été là, d'une façon ou d'une autre - on utilisait le mot propagande. Il y a beaucoup de choses que l'on ne rapproche pas de la politique mais qui, en fait, en sont partie intégrante. On s'en rend compte davantage aujourd'hui. Terrorisme et espionnage doivent être vus à travers ce prisme.

Cuban network me donnait la possibilité de prolonger quelque chose que j'avais mis en place dans *Carlos*. Une manière de traiter les guerres souterraines de notre époque. J'ai eu à un moment une sorte de manque. Refaire ce que j'ai déjà fait ne m'intéresse pas, mais ici, si j'utilise un langage semblable, je raconte une histoire différente d'un point de vue différent. Celle des Cuban Five élargit, notamment sur le plan humain, cette veine-là de mon travail.

En quoi la structure du film diffère-t-elle de celle du livre ?

J'ai utilisé des fragments du livre : un travail de documentation inédit, les interviews avec les principaux protagonistes, les transcriptions des documents de la sécurité Cubaine... C'est ma source principale, mais j'ai aussi croisé d'autres informations, vérifié des faits. C'était un défi de raconter en un film les stratégies de groupes anticastristes parfois antagonistes, les contradictions et les revirements du département américain de l'immigration, la complexité du travail de terrain des différents membres du Wasp Network. Naturellement, j'ai dû simplifier certains événements, ajuster la chronologie pour des raisons narratives, etc. J'ai également développé la matière des premiers chapitres, avant que l'on comprenne qui est vraiment René González.

C'était ce que je trouvais excitant dans la conception du film : on suit quelqu'un qui se trouve être un espion, sauf qu'on ignore que c'en est un. On voit le film avec le regard de ceux qui l'entourent, ceux parmi lesquels il fait son chemin dans l'immigration cubaine. Jusqu'à ce qu'on se rende compte que non seulement lui mais d'autres agents ont été envoyés par le gouvernement castriste, avec pour mission d'infiltrer les organisations anticastristes de Miami, et en particulier les groupes les plus dangereux. J'aimais bien l'idée d'un « twist » qui, après un bon tiers du film, nous oblige à revoir l'histoire et ses protagonistes selon une perspective différente. Cela relance le récit et l'élargit. A la géopolitique, à l'Histoire. Ce n'est plus seulement le récit de deux individus qui se réinsèrent comme ils peuvent dans la société américaine.



Qu'est-ce qui vous fascinait dans le personnage de René González ?

Il s'agit plus d'un soldat que d'un espion. On lui a assigné une mission et il sacrifie sa vie personnelle à ses convictions, pour des raisons qui ont trait à la Foi, en l'occurrence politique. J'ai trouvé que son destin avait quelque chose de très émouvant. Il a combattu en Angola, il a fondé une famille, et un jour il décide, ou ses supérieurs lui ordonnent de mener à bien une mission qui va le séparer de sa famille. Il est très sincère et très authentique dans son dévouement à la cause - il n'a pas fait ça pour l'argent, et sa vie clandestine aux Etats-Unis a été difficile. Il s'est beaucoup battu pour que sa famille quitte Cuba et le rejoigne. Sa relation avec son épouse, Olga, et sa fille, Irma, m'intéressait - c'est à beaucoup d'égards le moteur du film. J'avais le sentiment de ne pas seulement faire un film sur un espion, mais aussi sur quelqu'un qui fait un travail compliqué à l'étranger, séparé de ceux qu'il aime, et qui tente de les retrouver. Ce sont des émotions que nous partageons tous.

C'est assez gonflé de prendre un héros castriste...

Je ne suis pas castriste. Cuba n'est pas une démocratie, et le pouvoir se conduit de façon intolérable avec ses opposants. C'est un pays dont la population est maltraitée et humiliée. Mais c'est aussi un pays qui a subi depuis plus d'un demi-siècle un embargo très sévère imposé par les Américains. C'est avant tout la population qui en a payé le prix.

Et si on se rapporte à cette période et à ces événements, on ne peut pas les regarder dans une perspective complètement hostile au régime. Cuba essaye de sauver sa peau économiquement en favorisant le tourisme et des groupes anticastristes organisent une campagne d'attentats contre ces activités pacifiques. Le point de vue de Fidel Castro dans l'extrait d'actualités que j'ai intégré au film est inattaquable, quoi que l'on pense de lui par ailleurs.

Si le sujet m'a intéressé, c'est parce qu'il contribue à nous rappeler les complexités et les contradictions de la politique contemporaine, les formes que peuvent prendre manipulation et désinformation. Il montre aussi comment la politique est aussi un jeu où se joue le destin d'êtres humains. Ceux-ci, en fonction d'idéologies qui seront peut-être oubliées demain, sacrifient leur existence, leurs proches. Ils sont broyés par la grande roue de l'Histoire. Oui, j'ai de la sympathie pour René González qui garde son cap avec une sorte de droiture morale.



Vous aviez révélé Edgar Ramírez dans *Carlos*, en quoi était-il l'acteur idéal pour jouer René González ?

C'était une autre raison pour m'intéresser à ce projet : la possibilité de retravailler avec Édgar. Depuis *Carlos*, il y a déjà dix ans, nous sommes restés amis. Il nous est arrivé de parler projets, mais rien de convaincant ne s'est présenté ou le timing n'était pas le bon. Mais j'ai vite eu l'intuition que le personnage de René offrirait un grand rôle à Édgar. Il lui apporte ce qu'il apportait à Carlos, sa générosité, sa passion, son intensité. Mais comme nous le disions souvent sur le plateau, René est l'anti-Carlos, et je savais qu'Édgar donnerait des nuances aux émotions de René, qu'il montrerait une vulnérabilité, une humanité, en tant que père et mari aimant, que Carlos ne lui permettait pas.



Le personnage de Juan Pablo Roque est presque l'exact opposé de René González...

Oui, ils sont antagonistes. J'observe avec un peu d'humour la façon dont Roque a cyniquement profité des avantages de la société capitaliste. Pendant le tournage, une assistante cubaine, qui avait traversé ces années-là, me disait qu'à Cuba personne ne sait qui est Roque. C'est un peu le cinquième Beatles ! C'est celui de la bande qui n'a jamais payé, il a pris du bon temps à Miami, et puis on l'a rapatrié à Cuba, il n'a jamais été inquiété. Humainement, il s'est conduit très mal vis-à-vis d'Ana Margarita, le film est même en dessous de la réalité. Après l'avoir épousée, il a vécu à ses crochets, puis il l'a abandonnée froidement.

Je n'avais pas vu Wagner Moura dans la série *Narcos*, où il joue Pablo Escobar, et je ne voulais pas regarder la série parce que Juan Pablo Roque est un personnage très différent. Même physiquement. Cela rend la performance de Wagner encore plus puissante. Je suis très heureux de l'avoir dirigé. Sans connaître son travail, j'ai su dès que je l'ai rencontré à Los Angeles que l'on parlait la même langue, partageait les mêmes valeurs, et que l'on approchait le cinéma avec une passion similaire. Il a complètement réinventé le personnage, en a fait un individu complexe, déchiré entre ombre et lumière.

Olga González, jouée par Penélope Cruz, est un autre personnage fascinant : une femme énergique dans une histoire pourtant située dans un monde d'hommes...

Le cœur émotionnel du film, c'est elle. Elle est invitée de force dans une histoire qui n'est pas son histoire - mais celle de son mari. Cela bouleverse son univers et transforme son destin. Elle finit par accepter les choix de son mari. Au début, elle est une victime, qui souffre de décisions qui ne sont pas les siennes. Mais elle reprend le dessus, et c'est elle qui est en position de décider - et elle doit faire des choix assez durs. Elle décide de se battre pour son mari et accepte son destin de façon à sauver sa famille. A la fin du film, il est difficile de ne pas l'admirer pour ça.

Pour Olga, il fallait une actrice capable de provoquer une forte empathie et il est clair que Penélope a apporté ça. Elle possède une forte présence, et aussi cette capacité très singulière de créer une connexion émotionnelle avec le public. Nous devons tous beaucoup à Penélope tant son engagement et sa confiance en un projet difficile ont été remarquables. C'est un rôle ambitieux et complexe, et nous avons tourné à Cuba dans des conditions de confort minimales.

Ana Margarita, le personnage joué par la comédienne cubaine Ana de Armas, est un autre personnage fort, qui est un peu le miroir de celui de Pénélope Cruz...

J'avais envie d'un film d'espionnage dont les femmes seraient le cœur, qui se concentre sur les couples et les relations entre les personnages principaux. Je ne voulais pas que ce soit un film politique, mais un film sur des individus bousculés, écrasés par la politique. L'histoire réelle d'Ana Margarita Martinez est douloureuse. J'ai essayé d'en faire un personnage vivant, amusant, et Ana de Armas m'y a aidé, je trouve qu'elle a une présence incroyable à l'écran – pour moi, c'est une révélation. Elle apporte le chagrin d'une femme trahie, mais donne aussi de la joie, de l'énergie, de la naïveté à son personnage. On finit par l'aimer et partager sa douleur.

Pourquoi avoir choisi Gael García Bernal pour jouer Manuel Viramontez, le leader du Wasp Network ?

Je connais et admire Gael depuis longtemps et c'était la première opportunité de lui offrir un rôle à sa mesure. J'ai rencontré Gerardo Hernandez, qui se faisait appeler Manuel Viramontez en Floride, pendant la préparation du film. Depuis cette rencontre, je n'ai pas douté du fait que Gael serait l'interprète idéal. Il possède la subtilité, l'intelligence, la légèreté qui en font un espion crédible. Le sens de l'humour un peu tordu du personnage est sa propre invention. C'était un plaisir d'être sur le plateau avec Gael, j'ai souvent été surpris par les nuances qu'il apportait à son personnage. J'espère que nous retravaillerons rapidement ensemble.

Une question d'histoire : Roque savait-il que l'aviation cubaine allait abattre les Cessna de Brothers to the Rescue ?

Non, il devait partir, c'était planifié, et on l'a exfiltré. Les Cubains avaient besoin d'avoir une sorte de contrefeu au moment de déclencher une violente répression contre le Concilio Cubano, un mouvement pro-démocratie qui s'était constitué à l'intérieur même du pays. L'attaque contre les Cessna et l'exfiltration de Roque, qui donne immédiatement une interview à CNN, sont un leurre pour faire diversion, pour que les journalistes s'intéressent à autre chose qu'à l'écrasement du Concilio Cubano.

Quelle est votre opinion sur le sort réservé aux Cuban Five ?

C'est une histoire triste. Ces types ont eu une vie très dure, ils n'étaient pas des espions à la James Bond : c'étaient des espions prolétaires, sans moyens, qui ont été arrêtés et sont devenus otages des relations américano-cubaines. Je pense que leur procès n'a pas été équitable. Leur arrestation a servi de façon artificielle, médiatique, à punir les Cubains de l'attaque contre les Cessna alors qu'ils n'avaient rien à voir avec ça de près ou de loin. Les associer à cette affaire a permis de les condamner lourdement. Alors qu'ils se sont bornés à infiltrer des organisations anticastristes engagées dans une guerre larvée contre leur pays, et cela il faut le reconnaître quoi que l'on pense du régime de ce pays. Ceux qui n'ont pas coopéré – les Cuban Five – ont dû purger des peines de prison sévères.





Ces vies entières dévouées ou soumises à la politique font penser à *Après-mai*. C'est une thématique qui vous intéresse ?

J'ai grandi dans les années 70, donc cette façon de lier sa vie à un engagement politique me paraît assez naturelle. J'ai vu l'idéalisme de cette période disparaître plus ou moins. Et j'ai vu l'effet incroyablement destructeur qu'il a eu sur ma génération. On ne peut pas fermer les yeux. Mais il y avait aussi en son cœur quelque chose de vital, quelque chose de précieux. Et cet idéalisme résonne de façon particulière dans le monde cynique qui est devenu le nôtre. Je suis en permanence déchiré par ces énergies contradictoires.

Comment était-ce de tourner à Cuba ?

Quand nous avons commencé à penser faire ce film, je suis allé à Cuba, pour écouter les gens, découvrir un pays que je n'avais jamais visité. Je savais ce que j'en avais

lu dans les journaux, mais je n'avais pas de connaissance solide de la culture ou de l'histoire du pays. Cuba est un pays visuellement très frappant, notamment à cause de son architecture caribéenne décatie, même si elle reflète aussi la misère du peuple cubain qui l'habite.

C'est l'Etat qui dirige le cinéma, peu de films se tournent. Mais nous avons quand même commencé à parler avec des partenaires cubains de la possibilité de tourner à La Havane. Ils ont dit non, puis oui, après de longues hésitations. Ils ont en quelque sorte décidé que, quitte à ce que le film se fasse, autant qu'il se fasse à Cuba. La question est montée jusqu'au plus haut sommet de l'Etat.

C'est un état autoritaire : quand c'est non, toutes les portes se ferment, mais si c'est oui, alors toutes les portes s'ouvrent miraculeusement !

Vous avez déjà réalisé des plans aériens, mais rien de cette ambition...

On était très excités en arrivant à Cuba, parce que tout semblait possible, à une plus grande échelle que ce que nous avons imaginé à l'origine - bien que le budget de *Cuban network* soit bien supérieur à ceux mes derniers films, le film a coûté moins cher qu'il n'en a l'air. Et puis nous avons réalisé qu'il n'y avait aucun avion de tourisme sur l'île. Nous avons trouvé des Beechcraft et des Cessna chez des collectionneurs américains - on ne fait plus ces modèles aujourd'hui - et nous les avons fait venir. La logistique était absurdement complexe.

Pour les plans aériens, nous avions aussi besoin d'hélicoptères : il n'y en a pas non plus à Cuba. Il fallait passer par l'Armée qui n'avait que d'énormes appareils russes transports de troupes, gros comme des semi-remorques. Tout était deux fois plus compliqué pour des plans qui, dans un contexte normal, ne sont déjà pas simples...

Paradoxalement, la question des MiG était plus simple à résoudre. En écrivant le script, je me souviens avoir tapé des phrases comme « Un MiG-23 décolle » tout ne pensant que j'étais fou, que ça serait impossible à faire. Mais les MiG de l'époque sont toujours en service à Cuba. Ce sont des avions incroyablement dangereux, des vestiges d'un autre temps. Mais les militaires nous y ont donné accès, au sol ou en vol. Ils nous ont même permis d'embarquer une caméra, confiée au copilote avec des instructions précises. Le budget était si serré que je devais avoir recours au moins d'effets spéciaux possible. Filmer les avions et les bateaux, selon des plans qu'on a modifiés plusieurs fois, a occupé l'essentiel de mon temps de préparation.

Vous prenez un plaisir évident à tourner ces scènes d'action...

J'ai toujours aimé le cinéma de genre et en tournant *Carlos* j'ai appris des choses que je ne savais pas faire et qui aujourd'hui appartiennent à ma syntaxe. Une façon de traiter de questions politiques qui correspond à un langage cinématographique moderne. J'aime faire durer les scènes muettes, longues, où les choses tiennent par leur intensité visuelle. Il y a du plaisir à les tourner, parce qu'elles sont destinées à produire de la tension, une sorte d'excitation chez le spectateur qu'on a toujours envie d'aller chercher.

OLIVIER ASSAYAS

Né à Paris le 25 janvier 1955, il a écrit et réalisé plus de vingt films. Après avoir étudié l'art et la littérature, il tourne des courts-métrages, écrit des scénarios (notamment pour André Téchiné), et signe de nombreux articles, théoriques, critiques, ou journalistiques pour les Cahiers du Cinéma.

Ses films lui ont apporté une reconnaissance internationale, dès ses débuts en 1986 au Festival de Venise avec *Désordre*.

Olivier Assayas a également publié plusieurs livres sur le cinéma ou sur son parcours personnel. Le plus récent "Un voyage - Marseille-Rio 1941" mêle les écrits de guerre de son père et des photos longtemps inédites de Germaine Krull : il a fait l'objet d'une exposition aux prestigieuses Rencontres de la Photographie d'Arles à l'été 2019.



Réalisateur

- 2019 CUBAN NETWORK**
Compétition - Festival de Venise
- 2018 DOUBLES VIES**
Compétition - Festival de Venise
- 2016 PERSONAL SHOPPER**
Prix de la mise en scène - Festival de Cannes
- 2014 SILS MARIA**
Compétition - Festival de Cannes
César de la meilleure actrice dans un second rôle pour Kristen Stewart
Prix Louis-Delluc
- 2012 APRÈS-MAI**
Prix du meilleur scénario - Festival de Venise
- 2010 CARLOS**
Prix de la meilleure mini-série - Golden Globe
César du meilleur espoir masculin pour Édgar Ramírez
- 2008 L'HEURE D'ÉTÉ
ELDORADO** (documentaire)
- 2007 BOARDING GATE**
Sélection Officielle - Festival de Cannes
- 2005 NOISE** (documentaire)
- 2004 CLEAN**
Prix d'interprétation féminine pour Maggie Cheung - Festival de Cannes
- 2002 DEMONLOVER**
Compétition - Festival de Cannes
- 2000 LES DESTINÉES SENTIMENTALES**
Compétition - Festival de Cannes
- 1999 FIN AOÛT, DÉBUT SEPTEMBRE**
Prix d'interprétation féminine pour Jeanne Balibar - Festival de San Sebastián
- 1997 HHH - PORTRAIT DE HOU HSIAO-HSIEN** (documentaire)
- 1996 IRMA VEP**
Un Certain Regard - Festival de Cannes
- 1994 L'EAU FROIDE**
Un Certain Regard - Festival de Cannes
- 1993 UNE NOUVELLE VIE**
- 1991 PARIS S'ÉVEILLE**
Prix Jean Vigo
- 1989 L'ENFANT DE L'HIVER**
- 1986 DÉSORDBRE**
Prix de la semaine internationale de la critique - Festival de Venise

LES PRINCIPAUX PERSONNAGES



René González (Édgar Ramírez)

Ses parents communistes ayant fui le régime de Batista, il naît en 1956 à Chicago, ce qui lui confère la nationalité américaine. Sa famille revient dans l'île alors qu'il a cinq ans. Inscrit aux jeunes communistes, il rejoint l'armée, alors que sa double nationalité le dispense du service militaire obligatoire, et participe en 1977 à la guerre civile en Angola, où Cuba soutient le parti marxiste au pouvoir.

En décembre 1990, il détourne un avion de fumigation, atterrit à Key West, en Floride, feignant de faire défection. Il abandonne son épouse, Olga, et leur fille, Irma, et, à leur insu, intègre le Wasp Network, chargé d'infiltrer les organisations d'exilés cubains aux États-Unis. Il travaille comme pilote pour *Brothers to the Rescue*, l'organisation de José Basulto, puis pour le PUND (Parti d'union nationale démocratique) qu'il dénonce auprès du FBI pour sa participation au trafic de drogue.

En janvier 1997, il parvient à faire venir en Floride son épouse et sa fille. Bientôt naît une seconde fille, Ivett. Surveillé depuis 1994, il est arrêté en septembre 1998. Il refuse de coopérer avec la justice et est condamné à 15 ans de prison. Il est le premier des *Cuban Five* à être libéré en 2011 et, dix-huit mois plus tard, retrouve sa famille à La Havane. Accueilli comme un héros, il renonce à la nationalité américaine.

Olga Salanueva (Penélope Cruz)

Née en 1954. L'épouse de René González ignorait que son mari n'était pas un dissident ayant fui le pays mais, en fait, un espion en mission en Floride. Elle ne l'apprend qu'en 1997 quand elle le rejoint finalement aux États-Unis avec leur fille, Irma. A Miami, elle enchaîne des emplois alimentaires, femme de ménage dans une clinique, puis téléconseillère pour une société enseignant l'anglais aux émigrés hispaniques. Après la naissance de leur deuxième fille, Ivett, son mari est arrêté en septembre 1998. La justice américaine fait pression sur elle, la menaçant d'expulsion si elle ne coopère pas. Elle est emprisonnée en 1999, avant d'être expulsée vers Cuba l'année d'après. Interdite de visa, elle ne peut plus rendre visite à son mari incarcéré qu'elle ne le retrouve qu'à son retour à La Havane, en 2013.



Gerardo Hernandez (Gael García Bernal)

Né en 1965. Fils d'une émigrée espagnole à Cuba, ancien du corps expéditionnaire en Angola, il arrive en Floride en 1991, sous le nom d'emprunt de Manuel Viramontez. Sa mission : diriger le Wasp Network, le réseau d'espions cubains chargés d'infiltrer les organisations d'exilés anticastristes en Floride. Officiellement dessinateur et graphiste, il assure la liaison entre ces agents et fait des allers-retours à Cuba pour informer ses supérieurs de leurs découvertes. Il est arrêté en septembre 1998, refuse de coopérer et se voit condamné à la prison à perpétuité. Pendant huit ans, on l'empêche de voir son épouse, Adriana Perez O'Connor. Il est libéré, avec les deux derniers membres des Cuban Five, en décembre 2014 dans le cadre d'un échange de prisonniers rendu possible par la politique de « dégel » engagée par Barack Obama.



Juan Pablo Roque (Wagner Moura)

Né en 1956. Lieutenant-colonel de l'armée de l'air cubaine, il met en scène sa défection du régime castriste en rejoignant en 1992 à la nage — en sept heures — la base américaine de Guantanamo, au sud-est de l'île. Il intègre le Wasp Network mais, à la différence d'autres membres, mène grand train à Miami, son activité d'agent double auprès du FBI lui en donnant les moyens. Il va jusqu'à publier une autobiographie entièrement controuvée, *The Deserter* qu'il n'a jamais été...

Son physique de star lui octroie le surnom de «Richard Gere de l'exil» et, le 1^{er} avril 1995, ses noces spectaculaires avec Ana Margarita Martinez sont baptisées par la communauté anticastriste le « mariage de la décennie ». Cependant, moins d'un an plus tard, Juan Pablo Roque est exfiltré à Cuba, via Tampa et Cancún, la veille de la destruction en vol par l'aviation cubaine des deux appareils de *Brothers to the Rescue*. Roque poursuit sa vie à Cuba dans un certain anonymat : il ne fait pas partie des *Cuban Five* célébrés comme des héros.

Ana Margarita Martinez (Ana de Armas)

Jeune divorcée, elle rencontre le beau Juan Pedro Roque à l'église, peu de temps après son arrivée en Floride. C'est le début d'une «love story» : Roque est un père de substitution pour ses deux enfants et un conjoint apparemment idéal. Ils se marient le 1^{er} avril 1995. Quelques mois plus tard, Ana Margarita Martinez constate que les placards de son époux sont vides et assiste, médusée, à l'interview qu'il donne à CNN après son retour à Cuba.

Le choc est d'autant plus terrible que la communauté des exilés de Floride, qui l'avait fêtée à son mariage, la rejette violemment, refusant de croire qu'elle ignorait tout de la duplicité de son mari. Elle décide alors, et c'est une première dans l'histoire de la justice, d'attaquer l'Etat cubain pour... viol, estimant que chaque étreinte avec celui qui se faisait passer pour un autre était une agression. Une juridiction américaine condamne le pays à une indemnisation de 27 millions de dollars, dont Ana Margarita a touché à ce jour moins d'1%.



Jorge Mas Canosa (Omar Ali)

1939-1997. Opposant de toujours, il est le fondateur, à l'instigation d'un conseiller de Ronald Reagan, de la *Cuban American National Foundation* (CANF), destinée à durcir la ligne anticastriste des exilés cubains en Floride. Il est influent et à Miami et à Washington, où son activité de lobbying porte longtemps ses fruits. Ayant fait fortune aux États-Unis dans le BTP, il se rêve en successeur de Fidel Castro à la tête d'une nation cubaine devenue démocratique. Il finance des opérations contre Cuba, notamment — via Luis Posada Carriles qu'il avait connu dans l'armée américaine au début des années 1960 — des attentats contre des infrastructures touristiques à La Havane en 1997. C'est en guise de dernier cadeau avant sa mort — marquée comme un deuil national à Miami — qu'est planifiée une tentative d'assassinat contre Castro. Celle-ci est déjouée grâce aux informations recueillies par le Wasp Network qui, en l'occurrence, instrumentalise le FBI et les gardes-côtes américains.



Luis Posadas Carriles (Tony Plana)

1928-2018. Le « parrain », dont le visage a été défiguré par une tentative d'assassinat perpétrée par les services spéciaux cubains, n'a de cesse d'organiser des attaques contre le Cuba de Fidel Castro. Ainsi, en 1976, fait-il exploser un DC-8 de *Cubana de Aviacion*, un attentat qui coûte la vie à 73 passagers. L'été 1997, il organise une série d'attentats à la bombe contre des hôtels touristiques à La Havane. Dans une interview au *New York Times*, quelques mois plus tard, il reconnaît sa responsabilité et celle de Jorge Mas Canosa, le commanditaire de ces attentats. Arrêté, mais acquitté au Panama en 2000 pour une énième tentative d'assassinat de Fidel Castro, il finit sa vie aux États-Unis en homme libre, épargné par la justice malgré plusieurs procès. Titulaire de la nationalité vénézuélienne, il se voit aussi protégé par les autorités américaines des demandes d'extradition, toutes rejetées, du président Hugo Chavez.

José Basulto (Leonardo Sbaraglia)

Né en 1940. Entraîné par la CIA, il participe au débarquement raté de la Baie des Cochons et dédie sa vie à la lutte anticastriste. En 1991, il fonde l'association *Brothers to the rescue* (*Frères à la rescousse*), dont la mission officielle est de porter secours aux Cubains fuyant l'île castriste par la mer. Mais très vite, quand le flux des balseros se tarit, des opérations plus militantes se substituent à cette activité humanitaire, notamment la violation de l'espace aérien cubain et le lâchage de tracts au-dessus de La Havane.

Il est dupé par le Wasp Network, qui « loge » dans son organisation les pilotes René González et Juan Pedro Roque. En février 1996, deux Cessna des *Brothers to the rescue* sont abattus par l'aviation cubaine ; le troisième appareil, que José Basulto pilote, parvient à rentrer en Floride. L'incident, qui fait quatre morts, ne fait que renforcer son engagement : en 2005, il propose un million de dollars à qui fournirait des preuves de la responsabilité — vraisemblable — de Raúl Castro dans la destruction de ses avions.



L'AUTEUR DU LIVRE

Fernando Morais

Né en 1946, ce journaliste et homme politique brésilien [il a été député puis secrétaire d'Etat à la Culture et à l'Education dans les années 80 et 90] s'est spécialisé dans les biographies : son premier succès littéraire, *Olga*, en 1985, retrace le parcours tragique d'Olga Benário Prestes, épouse de nationalité allemande du dirigeant communiste brésilien Luiz Carlos Prestes, qui mourut dans les camps nazis, après avoir été expulsée du Brésil. Le livre est devenu un film, *Olga*, en 2004, salué au Brésil. Par la suite, Morais a notamment publié une biographie de son compatriote romancier Paulo Coelho, puis, en 2011, *Os últimos soldados da Guerra Fria* (Les derniers soldats de la Guerre froide) qui exhume le destin méconnu du réseau Guêpe. Aucun de ses livres n'a été traduit en France.

LA DISTRIBUTION

Penélope Cruz

On ne présente plus Penélope Cruz, star internationale, lauréate en 2009 de l'Oscar du Meilleur second rôle féminin pour *Vicky Cristina Barcelona*, de Woody Allen, et partageant en 2006 le prix d'interprétation féminine du Festival de Cannes avec l'ensemble des actrices de *Volver*, de Pedro Almodóvar. Penélope Cruz n'a que 18 ans quand deux films la révèlent au public espagnol, à l'automne 1992 : *Belle époque*, de Fernando Trueba, et *Jambon, jambon*, du sulfureux Bigas Luna. C'est le début d'une carrière exceptionnelle, qui la voit jouer dans près de 80 films. A six reprises, elle tourne sous la direction de Pedro Almodóvar, depuis *En chair et en os*, en 1997 jusqu'à *Douleur et gloire*, en 2019. Elle entame une riche carrière américaine dès la fin des années 90 avec, notamment, *The Hi-lo Country*, de Stephen Frears, puis *Blow*, de Ted Demme, aux côtés de Johnny Depp ou encore *Vanilla sky*, de Cameron Crowe. Elle joue pour les plus grands cinéastes internationaux, Pedro Almodóvar, Woody Allen ou encore l'iranien Asghar Farhadi, qui la dirige, elle et son époux Javier Bardem, dans *Everybody knows*, en 2018. Son rôle dans *A corps perdus*, de Sergio Castellitto, en 2004, lui vaut de recevoir un prix aux European Film Awards. Egalement remarquée, son interprétation, face à Édgar Ramírez, de Donatella Versace, dans la série de FX *American Crime Story: The Assassination of Gianni Versace*. Mais Penélope Cruz a aussi participé à des «blockbusters» comme *Pirates des Caraïbes : la fontaine de jouvence*, en 2011, quatrième épisode de la célèbre franchise. Elle a reçu un César d'honneur en 2018.

Édgar Ramírez

C'est *Carlos*, d'Olivier Assayas qui a définitivement révélé le talent du comédien vénézuélien polyglotte - il parle cinq langues, dont le français - Édgar Ramírez, nommé pour ce rôle aux Golden Globes, et lauréat d'un César du Meilleur espoir masculin. Mais celui-ci avait déjà à son actif une douzaine de films en Amérique centrale et du Sud, et il avait même participé à de grosses productions hollywoodiennes, comme *Domino*, de Tony Scott, en 2005 ou *La Vengeance dans la peau*, de Paul Greengrass, opus n°2 des aventures de Jason Bourne, en 2007. Depuis, Édgar Ramírez mène une carrière internationale, jouant pour les studios américains dans des films comme *Zero dark thirty*, de Kathryn Bigelow ou la production Netflix *Bright*, de David Ayer ou même en France dans *A cœur ouvert*, de Marion Laine en 2012. Il a été remarqué, et à nouveau nommé aux Golden Globes, pour son interprétation, face à Penélope Cruz, de Gianni Versace dans la série de Ryan Murphy *American Crime Story*, et a joué récemment dans *La Quietud*, de l'Argentin Pablo Trapero. Il fait partie de la prestigieuse distribution de la série *The Undoing*, réalisée par Susanne Bier, sur HBO en 2020.

Wagner Moura

Au Brésil, il a joué dans plusieurs films dès le début des années 2000, notamment *Avril brisé*, de Walter Salles (2001). Mais c'est à partir de 2007 et le succès international de *Tropa de Elite*, de José Padilha, Ours d'or au Festival de Berlin, que le grand public le découvre. Cette année-là, il joue également Hamlet sur les planches brésiliennes. Wagner Moura participa à plusieurs productions internationales, comme *Elysium*, de Neill Blomkamp (2013), ou *Favelas*, de Stephen Daldry (2014), avant de triompher en *Pablo Escobar* dans la série Netflix *Narcos* (2015-16), pour laquelle il a spécialement appris l'espagnol. Wagner Moura a réalisé son premier film, *Marighella*, portrait d'un opposant à la dictature militaire brésilienne des années 60, en compétition au dernier Festival de Berlin, et vu comme le premier film anti-Bolsonaro. On verra Wagner Moura sur Netflix, aux côtés d'Ana de Armas, dans *Sergio*, biopic du fonctionnaire international Sergio Vieira de Mello, tué en Irak en 2003.

Ana de Armas

Nul ne sait où s'arrêtera la fulgurante ascension de cette jeune actrice cubaine qui sera la prochaine James Bond Girl : elle tourne en ce moment *No time to die*, de Cary Joji Fukunaga, vingt-cinquième aventure de l'agent 007. Après des études au Théâtre National de Cuba, Ana de Armas s'est installée en 2006 en Espagne, d'où venaient ses grands-parents, tournant pour la télévision et le cinéma. Puis elle déménage pour Los Angeles en 2014, entamant sa carrière américaine avec *Knock Knock*, de Eli Roth (2015). Suivront notamment *War dogs*, de Todd Phillips (2016) *Blade runner 2049*, de Denis Villeneuve (2017), *Yesterday*, de Danny Boyle (2019). Outre *Sergio*, pour Netflix, où elle retrouve Wagner Moura, elle sera prochainement à l'affiche de *A couteaux tirés*, de Rian Johnson et tourne également sous la direction d'Andrew Dominik l'adaptation de *Blonde*, de Joyce Carol Oates, biographie «fictionnée» de Marilyn Monroe.

Gael García Bernal

C'est dans *Amours chiennes* (2000), de son compatriote Alejandro González Iñárritu, qu'on l'a découvert. Le comédien enchaînait avec *Y tu mamá también !*, d'Alfonso Cuarón, en 2001. Depuis, la carrière de Gael García Bernal n'a jamais faibli, aussi bien au cinéma, sous la direction d'auteurs prestigieux, qu'à la télévision - la série *Mozart in the jungle* lui a valu un Golden Globe en 2016. Sur le grand écran, on a pu le voir notamment dans *Carnets de voyage*, de Walter Salles (2004), où il joue le jeune «Che» Guevara, dans *La Mauvaise éducation*, de Pedro Almodóvar (2004), dans *La Science des rêves*, de Michel Gondry (2006), dans *Même la pluie*, d'Iciar Bollain (2010) ou dans *No*, de Pablo Larraín, en 2012. On le verra prochainement dans *Emilia*, de Pablo Larraín, présenté en compétition au Festival de Venise. Les deux films qu'il a réalisés ont été présentés au Festival de Cannes : *Déficit* à la Semaine de la Critique, en 2007, et *Chicuarotes* en Séance spéciale, en 2019.

Leonardo Sbaraglia

Le public français a peut-être réellement découvert ce grand acteur argentin il y a quelques mois dans *Douleur et gloire*, de Pedro Almodóvar, où il incarne Federico, le grand amour de Salvador/Antonio Banderas, perdu de vue et retrouvé. Mais Leonardo Sbaraglia a déjà derrière lui une longue carrière dans les pays hispanophones pour le cinéma et la télévision. Le succès de *Vies brûlées*, de Marcelo Pineyro, en 2000, lui ouvre les portes du cinéma espagnol et il reçoit ainsi le Goya de la Meilleure Révélation pour le thriller fantastique *Intacto*, de Juan Carlos Fresnadillo, en 2002. Suivent une cinquantaine de films ou séries, dont *Nowhere* (2002), du romancier-cinéaste chilien Luis Sepúlveda ou *Les Nouveaux sauvages* (2014), de l'Argentin Damián Szifron.

LISTE ARTISTIQUE

Olga Salanueva
René González
Manuel Viramontez
Juan Pablo Roque
Ana Margarita Martinez
Jose Basulto
Raul Ernesto Cruz Leon
Irma
Luis Posada Carriles

Penélope Cruz
Édgar Ramírez
Gael García Bernal
Wagner Moura
Ana de Armas
Leonardo Sbaraglia
Nolan Guerra Fernandez
Osdeymi Pastrana Miranda
Tony Plana

LISTE TECHNIQUE

Écrit et réalisé par

Olivier Assayas

Produit par

Rodrigo Teixeira
Charles Gillibert
Lourenço Sant'Anna

Producteurs exécutifs

Sylvie Barthet
Lourdes Garcia
Lia Rodriguez
Sophie Mas
Adrian Guerra
Miguel Angel Faura

Coproducteurs

Alexandre Mallet-Guy
Matteo de Castello
Geneviève Lemal

Inspiré par

«Os últimos soldados da Guerra Fria»
(Les Derniers Soldats de la guerre froide)
de Fernando Morais

Directeurs de la photographie

Yorick Le Saux
Denis Lenoir

Décors

François-Renaud Labarthe

Montage

Simon Jacquet

Assistants à la mise en scène

Luc Bricault
Matthew Gledhill

Costumes

Jurgen Doëring
Samantha Chijona Garcia

Musique

Eduardo Cruz

Son direct

Nicolas Cantin

Montage son

Gert Janssen

Mixage

Alek Goosse

Scripte

Christelle Meaux

Maquillage

Thi Thanh Tu Nguyen

Coiffure

Peggy Bernaerts

Casting

Antoinette Boulat
Maria Mercedes Hernandez Lazaro
Valerie Hernandez
Anna Gonzalez

Superviseurs de post production

Olivier Goinard
Nicolas Moreau
Nicolas Cantin
Aude Baudassé



Une coproduction RT FEATURES - CG CINÉMA INTERNATIONAL - NOSTROMO PICTURES SL - WASP NETWORK AIE - SCOPE PICTURES - FRANCE 2 CINÉMA - ORANGE STUDIO - MEMENTO FILMS PRODUCTION